



LE COURANT PASSE AVEC « CORPO ELETTRICO »

LE CONCERTO POUR VIOLON DE LUCA FRANCESCONI EST LA GRANDE RÉUSSITE DU FESTIVAL MANIFESTE DE L'IRCAM.

CHRISTIAN MERLIN

Les compositeurs ont de la chance d'avoir, en la personne de la violoniste Patricia Kopatchinskaja, une musicienne prête à repousser les limites de son instrument. De l'édition 2021 du Festival Manifeste, rendez-vous annuel où l'Ircam s'affiche comme lieu de création et non seulement de recherche, on retiendra comme un point culminant la première de *Corpo Elettrico*, concerto pour violon de Luca Francesconi. L'orchestre est installé dans sa disposition traditionnelle, le chef (Maxime Pascal) est là, la soliste aussi. Tout est réuni pour un concerto où un instrument dialogue avec un orchestre. Même le fait que la violoniste ait les pieds nus n'est pas inhabituel : c'est la tenue préférée de « PatKop ».

L'œuvre commence par un récitatif de violon aux harmonies modales, empreintes de mélancolie. Bientôt, l'orchestre y joint sa propre voix, à l'écriture ciselée par Francesconi, qui s'entend comme peu d'autres à concilier modernité et expressivité. Les deux sont tantôt en fusion, tantôt en interaction, tantôt en conflit. On assiste à la naissance d'un beau concerto pour violon du XXI^e siècle, sensation fort plaisante. Et puis, vers ce que l'on ne sait pas encore être le milieu de l'œuvre, tout s'écroule. L'orchestre se tait, comme si quelque accident l'avait abattu en plein vol, la soliste tâtonne et son instrument renaît du silence, dans un environnement d'après la catastrophe. Sa sonorité est différente, prolongée, projetée, distordue par l'électronique, comme si la machine avait pris le relais de l'homme. Elle est pourtant manipulée par un homme, Serge Lemouton, réalisateur en informatique musicale à l'Ircam et vrai co-interprète.

Passé la sidération, le chef invite l'orchestre à retrouver sa place, ou plutôt une nouvelle place, dans ce paysage sonore raréfié et élargi.

Procédés acoustiques

Ce basculement dans l'inconnu est non seulement une réussite musicale époustouflante, mais une véritable expérience, qui laisse sans voix et réconcilie avec l'idée que la création musicale savante a encore un contenu émotionnel et poétique à faire passer. Et qu'elle peut le faire en ne tombant ni dans la soupe à l'eau tiède, ni dans le happening éphémère.

Au fond, c'est une œuvre optimiste. Ce dont on prend conscience en entendant celle qui clôt le programme : *Dead City Radio*, de Fausto Romitelli, créée en 2003, peu avant la mort à 41 ans du compositeur italien, proche de Francesconi. Dans cette pièce d'orchestre qui fait croire à la présence de sons électroniques en ne recourant qu'à des procédés acoustiques, Romitelli se montre nettement plus sombre : les sons se brouillent, jusqu'à ce que l'on n'entende plus que les mots « *You are lost* » (« Vous êtes perdus »), dans un porte-voix. Tout au long de la soirée, Maxime Pascal et le Philharmonique de Radio France sont les serviteurs passionnés d'œuvres qui font du rapport entre l'homme et la machine un point d'interrogation autant qu'un ferment de création. ■

Festival Manifeste, jusqu'au 30 juin.

Diffusion du concert sur [France Musique](https://www.france-musique.fr) en septembre. [manifeste.ircam.fr](https://www.manifeste.ircam.fr)





La violoniste Patricia Kopatchinskaja, une musicienne prête à repousser les limites de son instrument.

